

DISCOURS

**de M. J. FORGET, professeur à la Faculté de Théologie,
prononcé aux funérailles de M. Ch. LEDRESSEUR,
prof. à la Faculté de Médecine, le 25 octobre 1901.**

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Il y a dix jours à peine, justement ému par un événement qui a eu dans toute la Belgique un douloureux retentissement, Mgr le Recteur évoquait devant nous, en commençant son discours inaugural, l'austère pensée de la brièveté de la vie.

Depuis lors, il a plu à la divine Providence de donner à ses graves paroles une double confirmation. Coup sur coup, deux de nos collègues les plus sympathiques viennent de nous être enlevés, à un âge où leur robuste constitution leur permettait, semble-t-il, de compter encore sur de longues années. En les voyant naguère si pleins de force et de vigueur, si assurés dans leur démarche, si constamment occupés de leur enseignement et de leurs autres devoirs, on eût dit que, seule, l'action lente du temps pourrait avoir raison d'organismes si bien trempés.... Et les voilà l'un et l'autre couchés dans leurs cercueils!... En présence de ce spectacle, attristant autant qu'instructif, la plainte étonnée et respectueuse des Livres saints nous revient à l'esprit et nous montre aux lèvres : « *Quomodo ceciderunt fortes?.. Quomodo ceciderunt robusti?* »

Une voix éloquente, qu'à défaut de celle du Recteur magnifique nous eussions voulu entendre encore aujourd'hui, nous a redit avant-hier les vertus chrétiennes, les labeurs et les mérites de M. Breithof. Je n'ai pu refuser de rendre le même devoir au très cher collègue dont cette bière renferme la dépouille mortelle.

Charles LEDRESSEUR naquit à Havré, en 1842, d'une famille modeste, mais aussi honorable que profondément chrétienne. C'est au foyer paternel qu'il puisa d'abord les éléments de cette foi et de cette religion sérieuse qui furent la règle et l'ornement de sa vie et qui devaient devenir la meilleure consolation de ses derniers jours. Il commença l'étude du latin chez un prêtre de campagne, dont il servait habituellement la messe et qui avait été frappé de ses heureuses dispositions.

Entré ensuite dans la classe de cinquième au petit séminaire de Bonne-Espérance, il arrivait en quatre ans à achever sa rhétorique, et à l'achever d'une façon très brillante. A voir le jeune Charles alors, à considérer sa piété, sa candeur, son aménité, la régularité exemplaire de sa conduite, on aurait pu croire que la grâce l'attirait vers le sacerdoce. Mais Dieu en avait disposé autrement : il le destinait à une profession qui est, elle aussi, un sacerdoce chez ceux qui l'envisagent et l'exercent en chrétiens. Charles Ledresseur vint à Louvain pour y faire des études de médecine.

A l'Université, son application, sa conduite et ses succès ne démentirent point ses antécédents du petit séminaire; et le Président comme les anciens condisciples du collège Marie-Thérèse nous ont toujours parlé de Ledresseur comme d'un étudiant modèle. En 1869, il était docteur en médecine. Presque en même temps il obtenait, au concours, une bourse de voyage. Il en profita pour visiter Londres, Paris et les grands centres scientifiques de l'Allemagne, afin de s'y familiariser avec les instruments et les procédés les plus récents d'analyse et de recherches médicales. A son retour, il se fixa à Mons. Mais bientôt notre Université, qui n'avait cessé de suivre avec intérêt sa renommée naissante, le rappelait à elle. Il fut chargé de suppléer Van Kempen pour le cours d'anatomie pathologique. C'était le suffrage même de cet illustre maître, dont il se fit toujours gloire d'être le disciple fidèle et respectueusement dévoué, qui l'avait désigné au choix du corps épiscopal.

Un collègue plus compétent que moi nous dira comment Ledresseur, appelé à l'honneur d'une succession qui n'était pas sans péril, s'acquitta de sa tâche, comment il sut rendre ses leçons aussi attrayantes que profitables, avec quelle rigueur de méthode il exposait les faits sans cesse renouvelés d'une science toujours en progrès. On nous dira comment, quelques années après, il eut l'occasion d'appliquer les mêmes moyens au cours d'anatomie descriptive; comment encore, un peu plus tard, à ses cours précédents il joignit le cours d'hygiène, qui devint alors sa préoccupation dominante et comme sa note caractéristique. Ce dont tout le monde a pu se rendre compte et ce qu'il convient de signaler dès maintenant, c'est sa multiple activité, qui s'est manifestée plus encore dans les travaux obscurs des laboratoires et de l'enseignement oral, et dans l'exercice de la pratique médicale, que dans la publication de traités ou de mémoires; c'est aussi son dévouement à ses élèves; c'est le retour d'attachement sincère dont ceux-ci le payaient et dont une touchante et grandiose manifestation fut, en 1884,

l'expression collective. A lire le récit de cette solennité universitaire, on sent immédiatement qu'il ne s'agissait pas d'une démonstration banale ou de pure convenance, qu'il y avait ce jour-là, au fond des cœurs, un réel sentiment de mutuelle et ardente sympathie qui ne demandait qu'à s'affirmer avec éclat.

En dehors de l'accomplissement quotidien des devoirs professionnels, deux œuvres surtout marqueront le passage de M. Ledresseur à l'Université : le nouvel institut d'anatomie et la polyclinique obstétricale.

L'antique et bel amphithéâtre de Rega était devenu trop étroit pour loger la multitude sans cesse croissante des élèves; d'ailleurs il ne satisfaisait plus aux exigences hygiéniques et scientifiques. Tout imposait l'obligation urgente de l'améliorer et de l'agrandir. Dès le début de son professorat, Ledresseur, appréciant sainement la situation, avait insisté sur la nécessité d'un changement. Mais il fit mieux qu'en prôner l'idée, il sut, par son zèle industriel, trouver les ressources indispensables. A un double titre donc, il nous apparait comme l'auteur principal de cette précieuse création; c'est à lui avant tout que nous devons l'achèvement et l'aménagement de ce temple consacré à la science. Il en était heureux, il en était justement fier; et tel fut l'intérêt qu'il porta jusqu'au bout aux installations de dissection anatomique qu'une de ses dernières joies en ce monde a été d'apprendre le don généreux qu'une noble famille avait fait en vue de les compléter par l'adjonction d'un musée.

C'est aussi Ledresseur qui, instruit par ce qu'il avait vu à l'étranger, introduisit à Louvain la polyclinique obstétricale. Chacun sait quel secours considérable elle constitue pour les études médicales, et aussi quel service rendu aux familles pauvres de notre cité universitaire. Mais la manière dont elle fut organisée et l'esprit qui en animait la direction rehaussaient de beaucoup ces avantages. M. Ledresseur était là sur un terrain qui convenait admirablement non seulement à ses aptitudes professionnelles spéciales, mais à son tempérament et à son cœur; là son dévouement à la jeunesse studieuse et sa charité pour l'humanité souffrante pouvaient se donner carrière. Aussi comme il en profitait! Jamais ni ses élèves ne l'appelaient ni les patientes ne réclamaient ses soins en vain; à toute heure, le jour et la nuit, il se tenait à leur disposition. Et dans quelque réduit, dans quelque refuge de misère qu'il pénétrât, à tout le moins un rayon de bonheur et d'espoir y pénétrait avec lui; car, tout en remplissant consciencieusement ses délicates fonctions, tout en tirant parti des moindres incidents pour instruire et

former ses aides, il savait trouver, à l'adresse de celles qu'il traitait, de ces mots qui relèvent les âmes abattues et réconfortent les plus désespérées.

Ah ! c'est que Ledresseur était bon, exceptionnellement bon, bon de cette bonté très rare qui résiste aux amertumes et aux déceptions de la vie. J'en atteste tous ceux qui l'ont connu ou seulement entrevu. La bonté ! il la portait sur son visage ouvert et doucement souriant, dans son regard intelligent et limpide, dans son accueil, si encourageant et si paternel aux jeunes, si bienveillant pour tous. Elle se révélait dans sa conversation et jusque dans ses innocentes plaisanteries ; elle s'y révélait surtout, comme nous l'avons tous constaté, par une attention soutenue à ne jamais se répandre en critiques ou en récriminations contre ceux-même dont il aurait pu légitimement se plaindre ; enfin, elle se traduisait par une jouissance véritable à rendre aux hommes et aux œuvres les services les plus empressés et les plus désintéressés. Et ici je croirais manquer à un devoir personnel si je ne rappelais comment ce cher collègue avait accepté, il y a quelques années, d'apprendre aux futurs missionnaires du Congo les précautions hygiéniques les plus indispensables pour se garantir des dangers d'un climat trop meurtrier.

C'est la même qualité fondamentale sans doute, c'est sa bonté qui l'avait rendu lui-même si affectueusement sensible à un bon procédé, si fidèle à l'amitié et à la reconnaissance, chaque année ou presque chaque année, il allait revoir son cher séminaire de Bonne-Espérance, et il se faisait une fête de s'y retrouver à la solennité de la distribution des prix et à la réunion ordinaire des anciens étudiants. Rien de plus touchant comme rien de mieux connu de ceux qui l'ont fréquenté que le souvenir spécial, on pourrait dire le culte, fait de gratitude et d'admiration, qu'il avait voué à deux de ses maîtres dans l'art radical : Louis Hubert, dont il avait été l'interne à la Maternité de Louvain, et Van Kempen, dont il fut le successeur. C'est à eux que, dans une circonstance très solennelle, il aimait à rapporter, avec toute l'orientation de sa carrière, l'honneur et la réputation qu'elle lui avait valus ; c'est vers eux qu'il poussait ce cri du cœur, où rien ne sent la convention ni l'exagération : « O Hubert, vous que nous considérons et aimions comme un père..., en ce moment plus que jamais votre mémoire nous est chère... Et vous, vénéré maître et protecteur Van Kempen, que de fois j'ai ressenti le vide immense que votre retraite prématurée a laissé à mes côtés... Comme il m'était agréable, jeune professeur, de me sentir soutenu de vos conseils et de vos encouragements ! »

‘S’il est vrai que rien n’a plus d’attrait, que rien n’est plus noble que la reconnaissance et la modestie unies à un réel mérite, voilà certes des paroles qui accusent en leur auteur un grand et aimable caractère.

Ne croyons pas toutefois qu’en se montrant à nous tel que nous venons de le voir, Ledresseur ne fit qu’obéir à son tempérament et suivre la pente d’une nature heureusement douée. Non, sa bonté, sa modestie, sa franche et naïve reconnaissance étaient avant tout des tendances raisonnées, des vertus chrétiennes fondées sur une piété très solide et très simple à la fois. Pieux, c’est-à-dire foncièrement religieux, Charles Ledresseur l’avait été dès son enfance et son adolescence, et il le resta toujours. Congréganiste de la Sainte-Vierge à Bonne-Espérance, il était encore, professeur à Louvain, membre de la Congrégation de la Visitation. Fidèle continuateur des meilleures traditions de notre chère Faculté de Médecine, il savait, sans nulle affectation, imprégner de son esprit religieux son enseignement et sa pratique médicale. De là, à son cours d’anatomie, cette attention perpétuelle et joyeuse à montrer dans l’homme, comme il le disait lui-même, le chef d’œuvre de la création visible; et il citait à ce propos les effusions enthousiastes d’un grand poète anglais : « Quel chef d’œuvre que l’homme ! Combien noble par la raison ! Combien infini par les facultés ! Combien expressif et admirable par la forme et les mouvements ! Dans l’action, combien semblable aux anges ! Dans les conceptions, combien semblable à un Dieu ! Il est la merveille du monde et le type suprême des êtres animés ! » — De là encore, au chevet des malades, cette habitude d’envisager et de faire envisager, au delà de l’organisme visible, une âme invisible, dont les besoins et les intérêts priment ceux du corps; de là un véritable respect pour ses malades, la foi lui faisant entrevoir en eux des membres souffrants du Christ; de là surtout une délicatesse exquise dans les soins à donner à sa clientèle spéciale. Cette dernière vertu professionnelle, il la poussait si loin que tous, je pense, nous en avons entendu rendre les témoignages les plus flatteurs, et qu’elle suffirait à elle seule pour le faire regretter vivement des nombreuses familles qui lui avaient accordé leur confiance.

Que telle ait été la raison intime, telle la règle première de la conduite de Ledresseur, c’est-à-dire qu’en toutes choses il ait voulu se guider par l’idée chrétienne du devoir, c’est ce que lui-même nous a attesté en des termes qu’on aime à reproduire, parce qu’ils sont pour nous tous une utile leçon. Répondant à des éloges publics qui lui avaient été décernés, il disait : « Qu’ai-je fait qu’un autre à ma place

n'eût fait autant et mieux que moi ? Ouvrier obscur au milieu d'une foule de travailleurs d'élite, je me suis efforcé de contribuer pour ma faible part au développement scientifique de notre chère Université. Noblesse oblige ! Justement fière d'un passé glorieux, l'Université ne peut pas s'arrêter, car ce serait déchoir. Elle gardera sa gloire passée par le progrès dans le présent. Nos efforts individuels ne sont rien en eux-mêmes, ils ne valent que par l'union de nos intelligences vers un but commun : l'honneur de l'Université et ainsi la plus grande gloire de Dieu ».

N'ai-je pas raison, Messieurs, d'affirmer que ces paroles contiennent tout un programme, et que ce programme est celui d'un grand chrétien, mais d'un chrétien intelligent et au courant des besoins de son époque et de son milieu ?

A une vie ainsi résumée, à une existence si bien employée que manquait comme couronnement ? Il y manquait ce sans quoi nulle perfection n'est achevée en ce monde, parce que nulle sans cela n'implique une complète ressemblance avec Celui qui s'est proposé et qui seul avait le droit de se proposer à nous comme modèle : il y manquait le sceau de la souffrance. Nous savons tous, Messieurs, que la Providence n'a pas refusé à notre cher collègue cette grâce et cette gloire complémentaires, ne les lui a pas refusées et elle ne les lui a pas mesurées avec parcimonie. Plus que d'autres, il a souffert dans sa dernière maladie, car il était plus à même de prévoir les suites fatales et de remarquer les progrès de son mal ; plus que d'autres, il a eu le loisir de songer à ceux que notre pensée, en ce jour, ne saurait séparer de lui et que sa mort allait plonger dans un deuil inconsolable et irréparable. On peut dire dans un certain sens, qu'il a assisté en témoin et en témoin conscient de sa lente agonie ; mais il a assisté comme le divin Agonisant du Jardin des Olives, en répétant ce sublime fait : « O Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » il y a assisté fidèle à son caractère, à ses habitudes de bonté, à sa tendresse pour les siens, auxquels, par un suprême effort de charité, il cherchait à dissimuler la gravité de la situation lorsqu'il ne pouvait plus guère se la dissimuler à lui-même.

Ainsi purifié, ainsi grandi par l'épreuve, il a remis, confiant et résigné, son âme entre les mains de son Créateur, auprès de qui, nous en avons le ferme espoir, ses travaux, ses vertus et ses douleurs lui ont assuré un accueil enviable.

Et maintenant, si quelque chose, en dehors des vues supérieures de la foi, était capable d'apporter un peu de consolation à sa chère famille si grandement éprouvée, puisse l'hommage public de profonde estime et de cordiale sympathie que nous sommes heureux de rendre présentement à notre très regretté collègue, contribuer pour une faible part à ce résultat !
